
MAUVAIS WEEK-END

MARIE LARANTEC

Editions Samarkand

CHAPITRE UN

Morin descendit du train à Montélimar. Il n'avait qu'un gros sac de toile à la main. Il respira l'air pur et transparent à pleins poumons. Le soleil était tellement étincelant que c'en était bizarre. Il prit tout son temps pour sortir de la gare, laissant la foule bruyante et cosmopolite le dépasser. Bien que sa sœur l'attende à l'extérieur, sur le parking, sa dernière bonne résolution prise en quittant Paris se résumait en deux mots : « Carpe diem ». Il s'appliquait donc à suivre ce précepte, profitant de ces quelques minutes d'émerveillement, sachant très bien que « Carpe diem »* finirait très vite aux oubliettes. Mais pour l'instant, cette résolution était encore d'actualité pour quelques minutes !

Il avait aussi plus ou moins décidé de laisser les événements le mettre sur de nouveaux chemins. Quant au rôle du hasard dans sa nouvelle vie, un sacré clin d'œil venait de lui être adressé du fin fond de la Drôme... tout en sachant pertinem-

ment que le hasard en matière de coïncidences n'existe pas. Son neveu – qui suçait encore son pouce la dernière fois qu'il l'avait vu – avait disparu ! Et personne ne savait où il était. On avait retrouvé son superbe cheval trotant seul sur la route, selle sur le dos. La gendarmerie piétinait, les amis se posaient des questions, les voisins se parlaient à voix basse... Il ne pouvait pas laisser les choses en l'état. Il fallait être sûr que ce n'était pas plus grave que cela. Dans son for intérieur il était plutôt inquiet. S'il n'y avait pas eu l'histoire du cheval, il ne se serait pas inquiété outre mesure. Il aurait pensé à une fugue. Mais le cheval sellé, seul sur la route, là, il n'aimait pas.

Les bonnes résolutions de Morin faisaient partie de la liste qu'il avait établie depuis quelques semaines lorsque le grand chef de la police, là-haut où se jouent les vies de la base, avait provoqué le terme de sa carrière prometteuse au service de la tranquillité et de la sécurité des citoyens.

— Morin, j'ai une mauvaise nouvelle pour toi. Enfin, je pense que tu ne vas pas aimer, lui avait dit le responsable du service, en marchant sur des œufs. On a décidé en haut lieu qu'il fallait faire de la place aux jeunes recrues, car maintenant le marché du crime est tenu par des jeunes. On a besoin de jeunes pour comprendre leurs méthodes, leurs envies, leurs circuits. Nos méthodes ne sont plus d'actualité. Il faut savoir jouer avec d'autres souris que celles que nous croisions dans les bars... Je veux dire les souris d'ordinateur et plus les petites pépées d'Eddie Constantine ou de San Antonio... On va donc réorganiser tous les services. Je te laisse deviner ce que cela veut dire pour nous ! Soit on devra reporter à des gamins qui pourraient être nos enfants, soit on tirera notre révérence dans de pas trop mauvaises conditions.

Le chef regarda Morin (Morin direct, pas de prénom dans la police, comme dans les rédactions des quotidiens), espérant que son humour le toucherait et allégerait l'atmosphère. Peine perdue. Morin avait affiché sa mâchoire à la Burt Lancaster et on aurait dit que le haut et le bas étaient scellés.

— Si cela peut te rassurer, je sais que je suis sur la même liste que toi. On me garde pour restructurer, comme ils disent, et pour les passations de dossiers, mais je ne suis pas dupe. Cela dit, au contraire de toi, je suis content à l'idée de changer de vie. Je fais donc ce qu'on exige de moi, même si je réprouve et après ciao, je vais à la pêche au Portugal. Tu devrais faire comme moi. Profiter des belles années qui viennent. Tu n'as pas envie de bayer aux corneilles, faire la grasse matinée, voyager ?

Morin l'avait tout d'abord très mal pris, ne se considérant ni dépassé ni inefficace. Vexé de surcroît de devoir céder sa place à un jeune blanc-bec frais émoulu de l'école de police, avec des touches d'ordinateur incrustées au bout des doigts. Mais on lui laissait la possibilité de quitter la police dans de bonnes conditions. Il en avait donc pris son parti. Puis il s'était fait une raison et avait commencé à tirer des plans sur la comète. Libre ! Il serait enfin libre de choisir les missions qui se présenteraient à lui et, de surcroît, ne plus avoir à rendre de comptes à une hiérarchie lui faisait assez plaisir. Il était sûr que sa disponibilité serait bientôt connue et qu'on ferait appel à lui pour résoudre en sous-main certaines affaires un peu délicates ou délaissées. Un freelance en jargon policier s'appelle peut-être un détective ! Et vu son âge, il avait encore de belles perspectives devant lui.

Plus de vingt années passées dans la brigade de la PJ, sous la

houlette de chefs de droite et de gauche, lui avaient enseigné que le crime n'a pas de parti, pas de morale, pas de frontières, qu'elles soient départementales ou mondiales. Il serait maintenant vraiment jugé sur pièce et sans se prendre pour Philip Marlowe, il savait qu'il avait du talent et le flair d'un fin limier... C'était d'ailleurs au nom de cette sacro-sainte passion pour le terrain qu'il avait refusé promotion sur promotion, préférant rester en contact avec la rue, les commissariats de quartier et les informateurs de tous bords. Ses performances étaient saluées par tous et lui auraient valu de passer calife à la place du calife depuis longtemps, s'il n'avait pas préféré la fraternité du travail en équipe et une indépendance relative.

Bref, c'était un policier façon vieille école et il avait bien l'intention de le rester.

Les personnes qui jouaient les filles de l'air, c'était dans ses cordes. Il avait tout vu. Ceux qui quittent femme et enfants pour une jeunesse et faire avec elle une vie copiée-collée de la première, une fois la passion tuée par le quotidien. Ceux qui se prennent pour Kerouac et prennent la route. Ceux qui veulent l'aventure et s'engagent dans la Légion... Chacun avait une bonne raison. On retrouvait assez facilement les suicidés. Les disparus assassinés étaient moins fréquents et bien moins faciles à retrouver s'ils n'étaient pas abandonnés sur la scène de crime. Mais savoir qu'il s'agissait de son neveu n'avait pas laissé la place à toutes ces hypothèses. Il ne pouvait pas courir le moindre risque d'une enquête qui foire ni laisser sa petite sœur sans soutien. Dans ce type d'affaires, les premières heures, les premiers jours sont cruciaux. Et Guillaume avait disparu. Point. Démarrage de l'enquête. Si, localement, personne

n'avait rien de concret, il pouvait se mettre à la disposition de la gendarmerie, offrir ses compétences et surtout mener sa propre enquête.

Carpe diem signifie « Cueille le jour présent ».

CHAPITRE DEUX

Difficile de croire que cela s'était passé si près de Grignan ! Dans cette région habituellement si sereine. La belle saison avait bien commencé. Après un hiver idéalement froid, les bourgeons avaient fait leur apparition avec un timing parfait. La nature s'éveillait dans des conditions idéales : beau soleil pour la lumière, mais caressant et tout doux pour ne pas provoquer un faux printemps suivi de lendemains givrés. Mai s'annonçait sous les meilleurs auspices.

Aucun accident de voiture mortel fauchant la vie d'un jeune n'était à déplorer et les vols de truffes n'avaient pas défrayé la chronique.

Les lavandes allaient bientôt pousser, dessinant des lignes régulières, bombées et parallèles, rayant des champs qui bientôt seraient violets et odorants, photographiés de face et de profil par les touristes du nord. La sève remonterait dans les ceps, donnant vie à des feuilles toutes frêles, encore un peu fripées et hésitantes. Au loin, la montagne de la Lance appelle-

rait à la randonnée. D'un sommet à l'autre, elle dessinait une guirlande vers les collines de Dieulefit. Toute la chaîne – de la Roche Saint-Secret à Nyons – alignait montées raides, sommets brefs et descentes glissantes. De quoi tuer les mollets des vaillants marcheurs tout juste en début de saison.

Ce jeudi soir là, un superbe cheval à la robe cuivrée trottait sur la route entre Valaurie et Grignan. Il était sellé et allait sereinement sur le côté droit de la départementale, doublé prudemment par des conducteurs qui en temps ordinaire n'hésitaient pas à faire vroom vroom avec leur diesel, rois du ruban asphalté qui serpentait entre collines, champs de lavande et chênes truffiers. Une courte averse avait lavé la route, les champs et le ciel, donnant une netteté incisive à la nature et aux bâtiments semés dans la campagne.

Le problème était que ce cheval n'avait pas de cavalier et que clairement il aurait dû en avoir un ou une. Cela n'émouvait personne ; personne ne s'arrêtait et tout aurait pu durer encore longtemps si une femme courageuse, qui lui arrivait tout juste au garrot, n'était sortie de sa voiture pour l'attraper par la bride et le promener sur un terre-plein en bordure de route pour l'apaiser. Visiblement, elle s'y connaissait en chevaux, car elle sut le calmer, attendant les gendarmes avec patience.

Ceux-ci finirent enfin par arriver. Ce qui n'avait pas été très rapide vu que c'était la fin de la journée et qui plus est, un soir du début de la belle saison attirant de nombreux touristes dans la région, heureux bénéficiaires de journées de RTT profitant d'un week-end de trois jours. Ils avaient attaché le cheval au calme en retrait de la route, dans une clairière située près d'un ruisseau. Puis chacun était reparti de son côté. La femme vers la préparation de son dîner qui avait pris un sérieux coup de

retard. Les gendarmes vers leurs ordinateurs, téléphones et contacts privilégiés afin de savoir à qui appartenait cet animal et surtout, qui était le cavalier et où il était passé...

Quelques kilomètres plus loin, la campagne plus douce, vallonnée – presque italienne à certains endroits, avec des cyprès vert sombre dressés vers un ciel bleu et pur – offrait un paysage digne d'une peinture du XVII^e siècle. Au tournant de la route vers Valréas, légèrement en montée, après le passage en contrebas du beau village de Grignan, un point de vue magnifique s'offrait sur la plaine vers Avignon, au lieu-dit « Bellevue ». C'était là qu'était l'enclave des Papes, petite boutonnière incongrue au centre du département de la Drôme. Là où les immatriculations passaient du 26 au 84, puis revenaient au 26 – vestiges d'une époque hésitant au cœur des guerres de religion. Le regard se portait à des kilomètres et, été comme hiver, la vision de la plaine vous saisissait par son harmonie, ses couleurs et son espace quasi infini. Magique !

La région avait conservé de nombreux témoignages des communautés religieuses de tous les ordres qui l'avaient tour à tour conquise. Carpentras et sa synagogue. Le Poët-Laval, Richerenches et les villages templiers. Aiguebelle et son sanctuaire des moines de Tibhirine veillé par des moines plus vieux que la nuit des temps, résistant encore dans leur abbaye cistercienne nichée au creux d'un vallon, sur un des chemins vers Compostelle. Taulignan et son temple protestant, en retrait, au détour d'une petite route...

Ceux qui venaient dans la région pour la première fois étaient surpris par la variété des cultes qui avaient laissé leur trace dans la campagne et les collines. Depuis toujours, la terre

ici était religieuse, historique, politique, riche de l'aventure et des rêves des hommes...

Les visiteurs ne se lassaient pas de découvrir des chapelles perchées, des villages fortifiés au sommet de montagnes et au milieu de plaines. Les vestiges étaient nombreux et en bon état. On feuilletait ainsi des pages de l'Histoire de la France au gré des restanques, des combes et des pierres blondes abandonnées dans les collines. Qui était Raymond du Puy ? Pourquoi les Templiers avaient-ils choisi cet endroit ? Et l'ordre de Malte, qu'y faisait-il ? Quelle avait été la motivation du Pape en protégeant les juifs autour d'Avignon ? On peut s'inventer l'aventure qu'on veut lorsqu'on arpente les ruelles pierreuses de Poët-Laval ou qu'on franchit les portes défensives de Richerches, Taulignan ou Grillon... On pénètre un univers mystérieux, mystique et chevaleresque. Les enfants jouent au chevalier et les adultes se posent des questions fondamentales. C'est sûr, si la région les ensorcelle à la première visite, alors ils reviendront d'année en année sur les traces d'un autrefois captivant.

Dans ce paysage idyllique, un magnifique cheval sans cavalier était pour le moins incongru.

CHAPITRE TROIS

— **N**e me fais pas perdre plus de temps avec tes cachotteries à la noix. Cela fait je ne sais combien de fois que je te le dis. Je veux savoir ce que tu trafiques ! Un projet dont tu ne veux pas me dire un mot ? Si tu persistes, ne compte pas sur mon soutien futur. Sache en revanche que tu peux compter sur moi pour te faire changer d'idée... et t'obliger à retrouver la raison et le chemin de la famille et de notre exploitation. Là où est ta place mon garçon !!

Jean Chaix soulignait chaque phrase d'un coup de poing contenu asséné à son bureau. Face à lui, son fils François frémissait à chaque coup, plantant toutefois dans les yeux de son père un regard déterminé. Il détestait que son père l'appelle « mon garçon ». Il trouvait cela méprisant. Comme s'il avait encore des culottes courtes ! Ses doigts, croisés derrière son dos, blanchissaient aux jointures et ses épaules raidies disaient combien il luttait pour ne pas riposter. Jean Chaix enchaîna sans tenir compte des yeux étincelants de son fils.

— Sache que je n'ai pas sué sang et eau toute ma vie, en plein cagnard ou dans le mistral glacé, pour que mon propre fils détruise tous mes efforts en passant par pertes et profits le domaine que j'ai valorisé pendant des années. Plutôt pertes, d'ailleurs. Il n'en est pas question une seconde ! Je compte sur toi pour reprendre notre affaire et porter notre nom au premier rang des vins sélectionnés par les meilleurs sommeliers !... Toute ton énergie doit y passer. Je veux voir notre nom sur des cuvées de plus en plus réussies. C'est dans mes projets, figure-toi. Et après toi, ce sera ton fils et tu seras fier toi-même de lui passer le flambeau pour qu'il le porte toujours plus haut...

Âgé d'un peu plus de vingt ans, François était un grand jeune homme, élancé et mince. Ses cheveux châains et souples retombaient librement autour de son visage. Son teint clair et ses yeux noisette ne faisaient pas particulièrement penser à un homme du sud. Son visage harmonieux dégageait de la douceur et de la bienveillance. Il marchait toujours tête haute, d'un pas régulier, avec l'air de savoir où il allait. Même s'il était loin de penser à sa descendance !

Ce n'était pas la première fois que les deux Chaix s'affrontaient sur ce sujet et l'obstination de François exaspérait son père, qui n'avait pas l'habitude qu'on lui résiste ! Et pourtant, c'était la première fois de sa vie qu'il doutait autant... Son fils avait peut-être raison, il était peut-être temps de passer à d'autres méthodes, d'avoir d'autres projets. Cependant, il ne pouvait se résoudre à ne plus être le « lion » de la famille, même s'il adorait – et admirait – son fils et lui faisait confiance malgré les apparences. Il lui fallait du temps pour digérer ce coup de barre. Ce changement incontournable lui faisait trop violence.

Il avait toujours su manœuvrer dans tous les aléas de sa vie, mais un virage qui semblait radical venant de son fils, non, ça, il n'y parvenait pas encore.

— Écoute, Papa, je sais que c'est important pour toi que je continue ce que tu as commencé. Je sais que cela n'a pas été rose tous les jours et que tu m'en voudras beaucoup si je ne suis pas ta voie. Je mesure aussi la chance que j'ai de pouvoir prendre la suite de ce que tu as créé. Beaucoup voudraient être à ma place et ne me comprendront pas, d'ailleurs ! On me prendra pour un enfant gâté et capricieux qui veut jouer au businessman après et espère convaincre des business angels. Avec l'espoir de revendre une petite fortune quelque chose qui ne rapporte rien et dont l'avenir est incertain. Tendance, quoi !

Jean Chaix attendait la suite avec agacement.

— Tu dois me faire confiance. Guillaume et moi, avons un projet auquel on croit vraiment et si on ne tente pas de le réaliser maintenant, on le regrettera toute notre vie. J'ai la tête sur les épaules, n'oublie pas qui est mon père !...

Jean Chaix cacha un sourire derrière un tousotement. Il avait du cran, le petit. Il concéda que cela valait la peine de lui laisser la bride sur le cou et de voir ce qu'il avait dans le ventre, sans pour autant abdiquer son autorité. Mais il n'en laissa rien paraître.

— Et alors, de quoi s'agit-il exactement ? Explique-moi un peu. Pour l'instant, tu joues le mystérieux. Pas moyen de t'arracher un mot...

François coupa la parole à son père, emporté par son enthousiasme et se mordant tout de suite la lèvre, craignant la foudre.

— Ce n'est pas possible pour l'instant, Papa. On réfléchit

encore à la structure de notre projet, mais je te promets de ne plus trop te faire attendre. Tu sauras bientôt de quoi il s'agit. Je pense que l'idée devrait te plaire, même si au départ tu seras un peu perdu...

— J'espère bien, ne put s'empêcher de grincer Jean Chaix. Il ne manquerait plus que ça ! Sors. J'ai à faire. Et ne reviens que lorsque tu auras quelque chose qui tient la route... dont tu me feras peut-être l'obligeance de me parler.

François s'échappa, trop heureux de s'en tirer à si bon compte. D'une conversation qui avait plutôt mal commencé, il sortait avec une petite lueur d'espoir de convaincre son père. En tout cas, ce n'était plus un non définitif et catégorique.

CHAPITRE QUATRE

— **A** lors, ça y est, il est d'accord, ton père ? Tu lui en as parlé ? Je sais bien qu'il voudra que tu prennes sa succession à sa manière et qu'il ne voit pas d'un très bon œil tout ce qui est numérique, immatériel comme on dit ou... humanitaire. Bref, tout ce qui est différent de ce qu'il connaît et sait faire et... qu'il voudrait que tu fasses après lui !

Bien que de la même taille que François, Guillaume était plutôt costaud. Ses cheveux noirs poussaient drus sur sa tête et ses yeux de velours noir étaient d'une douceur incroyable. Ses sourcils épais lui donnaient un air sérieux, presque trop grave pour son âge. Il regarda son ami avec intensité.

François se garda bien de raconter à Guillaume sa dernière passe d'armes avec son père, car il était convaincu qu'il finirait par le rallier à leur projet. Il n'était pas un Chaix pour rien ! Évidemment, il ressentait une petite pointe de mauvaise conscience vis-à-vis de son ami, mais, le temps venu, si les choses n'évoluaient finalement pas comme ils le souhaitaient

tous les deux, ils pourraient toujours faire appel à des aides en dehors du cercle familial pour mener à bien leur projet. Car il y croyait dur comme fer, tout comme il était convaincu de leur capacité à le mener à bien. Inutile de semer le doute dans l'esprit de Guillaume et de l'inquiéter inutilement. D'autant plus qu'un de leurs amis, Raphaël, leur avait déjà donné des contacts à même de leur apporter des financements. Et Raphaël avait l'air de savoir faire jaillir les euros !...

— Non, je n'ai pas encore pu lui exposer en détail. D'ailleurs, je voudrais que nous le fassions ensemble puisque nous sommes deux, je te rappelle. Mais j'ai obtenu un délai pour lui en parler.

Assis au bord du Lez, les deux jeunes gens reformataient une nouvelle fois le monde à l'aune de leurs idéaux. Enfants de leur époque, ils n'en demeuraient pas moins les héritiers d'une tradition les attachant profondément au terroir qui les avait vus naître et grandir. Chacun à sa manière.

Ils se retrouvaient régulièrement sur le chemin en corbeille au-dessus de la rivière, là où, adolescents, ils avaient joué à Robin des Bois, courant le long du sentier capricieux et rocailleux vers une plage de galets. Depuis, le début du chemin avait été balisé et abritait un parcours de santé où les enfants s'exerçaient, en équilibre sur des poutres mobiles ou escaladant des murs plus hauts que trois pommes, sous le regard mouillé de leurs parents auxquels ils arrachaient des exclamations admiratives. Mais assez rares étaient ceux qui allaient beaucoup plus loin sur la piste en terre. Dommage, car ils manquaient des vues magnifiques qui embrassaient toute la région, avec en vedette la tour de Chamaret, vertigineuse vigie au centre d'un village de 538 âmes au dernier recensement. Et

au retour, un chemin empierré, peut-être vestige d'une voie romaine. Il faut dire que le Sud de la France en compte tellement !

Ils s'asseyaient souvent sur les berges du Lez et le regardaient musarder entre deux bassins naturels. Ils se lançaient des défis aux ricochets ou se baignaient dans l'eau fraîche.

Sur l'autre rive, de temps à autre, un berger s'installait pour quelques semaines, entouré de ses chèvres et leur faisait des signes d'amitié. Ils ne savaient rien de cet homme. Ils ne lui parlaient jamais, mais le voir ainsi serein et contemplatif leur plaisait bien. Les chèvres étaient marron et nombreuses. Elles donnaient sûrement le meilleur lait possible pour un délicieux picodon qui serait vendu sur les marchés locaux tant appréciés par les touristes en mal d'authenticité et de naturel !